

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio [typographies.fr](http://typographies.fr)

POUR MOURIR,  
LE MONDE

YAN LESPOUX

# POUR MOURIR, LE MONDE



VOIR DE PRÈS

© Agullo Éditions, 2023.  
© 2023, Voir de Près  
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-642-2

**VOIR DE PRÈS**  
6, avenue Eiffel  
78424 Carrières-sur-Seine cedex  
[www.voir-de-pres.fr](http://www.voir-de-pres.fr)

*Nascer pequeno e morrer grande  
é chegar a ser homem ;  
por isso deu Deus tão pouca terra  
para o nascimento  
e tantas para a sepultura.  
Para nascer, pouca terra ;  
para morrer, toda a Terra.  
Para nascer, Portugal ; para morrer, o Mundo.*

*Naître petit et mourir grand  
est l'accomplissement d'un homme ;  
c'est pourquoi Dieu a donné si peu de terre  
pour sa naissance  
et tant pour sa sépulture.  
Un lopin de terre pour naître ;  
la Terre entière pour mourir.  
Pour naître, le Portugal ; pour mourir, le Monde.*

Antonio Vieira (1608-1697)  
(cité in Luís Felipe Thomaz,  
*L'expansion portugaise dans le monde*,  
Chandeigne, 2018. Trad. Émile Viteau  
et Xavier de Castro)

*Côte du Médoc, janvier 1627*

Le courant l'aspire sous l'écume. Il s'agrippe comme il peut au ballot de coton auquel il s'est accroché après avoir sauté du navire échoué dont les flancs immenses geignaient sous les coups de la tempête. Ils craquent et se brisent à présent, loin derrière. Les vagues se succèdent. Elles saisissent ses jambes et l'entraînent vers le fond. Elles le tirent vers le large et, lorsque de nouvelles lames éclatent, elles écrasent son dos, maintiennent sa tête sous l'eau froide. Puis elles le recrachent vers l'avant. Son corps lui fait l'effet de n'être qu'une poussière sans consistance, puis le ressac lui fait à nouveau éprouver toute sa masse et celle de ses vêtements, gangue lourde et glacée. Il n'est plus alors qu'un poids mort que seule une balle de coton en train de se déliter permet de maintenir à flot, le temps d'aspirer quelques goulées d'air.

Ses doigts serrés sur les cordes fines du ballot de tissu s'engourdissent. Ses jambes battent l'eau de plus en plus faiblement. Son menton peine à se tenir au-dessus de la surface. Il y a bien longtemps qu'il n'a pas jugé bon de recommander son âme à un Dieu qui lui a toujours paru bien trop éloigné des hommes. Il est pourtant prêt à s'y résoudre maintenant. On ne sait jamais.

Le grondement de l'océan ne s'arrête pas mais, l'espace de quelques secondes, il s'estompe. Une vague plus grosse et plus puissante que les autres, au lieu de se briser derrière lui, le soulève lentement. Sa lèvre bascule vers l'avant et le propulse dans sa pente. Il n'a plus peur. À ce moment-là, seule compte la vitesse de cette glissade incontrôlée. Il sourit au ciel terne et sale de ce matin de janvier, serre plus fort sa bouée de fortune et, lorsque la vague achève de se casser, se fait rouler sur le fond. Il lâche tout. Ses pieds battent et trouvent le sable. Poussé par la force de la vague il se laisse entraîner vers le rivage et se lève. Les

embruns se mêlent au sable que le vent fait voler, mais il distingue enfin l'éstran où vient mourir l'écume, emportée à son tour. De l'eau aux genoux, il sent le ressac qui l'agrippe, balaie le sable de sous ses pieds, tente de le tirer à nouveau vers le large. Ne pas tomber. Tenir. Avancer. Un pas après l'autre. Il jette un regard derrière lui, le temps de voir une nouvelle vague éclater à quelques mètres. Elle gronde, fonce et le frappe. Elle l'écrase au sol avant de faire rouler son corps vers le rivage. La peur l'étreint un instant encore lorsque, désorienté, il bat l'air de sa main, là où il pensait trouver le sol. Il émerge à nouveau et l'eau coule autour de lui, repart vers le large.

Il se relève, cherche son souffle et sent avec satisfaction le poids du sac qui pend encore à l'intérieur de sa ceinture. Il titube sur quelques mètres et finit par s'effondrer, le visage cinglé par le sable que le vent emporte.

Le paysage qu'offre à lui la pâle lueur de ce matin d'hiver est fait de dunes auxquelles

s'accrochent parfois des plantes rachitiques. Il sait qu'il est sur la côte française, mais, pour ce qu'il en voit, il pourrait tout aussi bien se trouver sur celle du Sahara ou d'Arabie. L'incessant fracas des vagues derrière lui l'incite à s'éloigner encore un peu plus de l'océan. Enveloppé dans un nuage de poussière et d'embruns salés il avance difficilement dans le sable avant de chanceler à nouveau et de s'asseoir, frigorifié. Le vent qui s'insinue dans ses oreilles glacées enfonce un fer rouge jusqu'à son cerveau. La main sur l'oreille pour atténuer la douleur, il regarde enfin l'océan.

Au large, la silhouette massive de la caraque *São Bartolomeu*, échouée sur son banc de sable, est frappée par des vagues énormes et désordonnées. Des gerbes d'écume jaillissent sur cette ombre avant de se fondre dans le blanc laiteux du ciel. Donnant de la gîte en direction de la côte, le gigantesque bateau n'a plus de grand mât et l'on n'aperçoit plus à cette distance qu'un moignon de mât de misaine. Plus près du bord, entre la caraque

et les derniers bancs de sables, émergeant du bouillonnement d'écume et des lames qui s'élèvent et se brisent, les débris tourbillonnent. Bois, cordages, tonneaux sont partout. Des cadavres aussi commencent à s'échouer et se font balloter, masses molles et lentes que l'eau vive traîne sur le sable.

Il doit y avoir d'autres survivants. Les cinq cents passagers n'ont pas pu tous périr. Certains sont morts très vite. Il les a vus. Pour tout dire, il en a aussi aidé un à rejoindre son Créateur. Lentement, il se lève et entreprend de marcher le long du rivage en tournant autant que possible le dos au vent. Ce n'est pas son premier naufrage. Il sait ce que c'est que de fouler une terre inconnue et hostile. La différence, c'est que la dernière fois le soleil l'accablait et pas le froid saisissant d'une tempête hivernale. Quoi qu'il en soit, il n'y a qu'une chose à faire, marcher. Pour se réchauffer et peut-être trouver du secours.

Les bourrasques qui soufflent derrière lui et le bousculent l'ont empêché d'entendre

les cris. Lorsqu'ils lui parviennent, il n'est qu'à quelques dizaines de pas des ombres qui s'agitent sur la grève. Il en distingue six. Il s'approche encore et discerne une silhouette noire, à demi-nue. Certainement un des esclaves indiens qui partageaient un entrepont avec d'autres marchandises. Recroquevillée au sol, une autre personne est inerte et ce qui ressemble à une énorme créature velue la fouille sans ménagement. Elle arrache un collier puis s'affaire sur une main qu'elle finit par laisser tomber au sol avant de se saisir d'une hache et de la trancher. L'homme – car c'en est un, vêtu de peaux de moutons dont la laine est tournée vers l'extérieur – lève sa prise au-dessus de sa tête. La lumière diffuse qui perce fugitivement entre deux nuages accroche un instant l'éclat d'une chevalière passée à un doigt brisé. D'autres ombres se meuvent sur la dune et crient en direction de l'intérieur des terres.

Le vent de sable a fait qu'ils ne se sont pas tournés dans sa direction. Il en profite pour

se courber autant que possible et rejoindre un repli entre deux dunes qui s'avancent en pente douce vers l'océan. L'esclave est à présent le centre de l'attention. Il n'ose ou ne peut bouger. Les quatre hommes qui l'entourent paraissent discuter âprement. L'un d'entre eux met brutalement fin à la discussion en assénant un coup de bâton au visage de leur prisonnier. Alors que ce dernier tombe à genoux, celui qui tient la hache lui fend le crâne avec désinvolture. Le corps n'a pas fini de basculer que déjà ses bourreaux s'en désintéressent et entreprennent de remonter la plage à la recherche de ce que la mer y charrie. D'autres arrivent, qui dévalent les dunes et se précipitent vers des ballots qu'ils tirent des flots avant de les percer à coups de hache et de se disputer ce qu'ils contiennent, tissus divers ou épices que l'eau salée vient souiller ou que le vent emporte. Déjà, les vagues mourantes s'ourlent de noir. Des ondulations de grains de poivre se dessinent sur le sable mouillé chaque fois que la mer se retire.

Il jette un œil de l'autre côté. Hésite un instant à faire demi-tour et à remonter face au vent, mais il voit là aussi de nouvelles silhouettes qui rejoignent la plage. L'esclave a été exécuté parce qu'il ne valait rien. Lui ne vaut pas beaucoup plus. Le sac à sa ceinture, par contre, vaut beaucoup trop pour que ceux qui en verraient le contenu le laissent en vie. Pas question d'essayer de négocier avec ces sauvages. Pas question surtout de tomber entre leurs mains. Sa cachette est bien trop précaire. Lorsqu'ils avanceront de ce côté, ils le verront. Il lui faut quitter la plage et s'enfoncer dans les dunes en espérant pouvoir les traverser et trouver un lieu un peu plus civilisé que cette côte livrée aux pilleurs d'épaves.

Il rampe lentement dans le sable jusqu'à atteindre la crête où les deux dunes ne font plus qu'une. Le vent y est plus violent. Le sable fouette ses joues, s'insinue dans ses yeux, son nez, sa bouche. Il avance ainsi, courbé dans ce désert qui, dans son horizon bouché par les bourrasques, ne semble pas

avoir de fin. Ses pieds s'enfoncent dans le sol meuble. Il progresse alors à quatre pattes avant de se relever, guette d'éventuelles ombres, confond parfois les hurlements du vent avec des voix, perd la notion du temps. Il ne sait s'il a beaucoup avancé lorsqu'une nouvelle nuée de grains de sable lui fait fermer les yeux un instant. Il trébuche, part en avant et bascule lourdement dans une cuvette formée entre les dunes. Sa chute s'arrête à mi pente. En partie abrité du vent, il rouvre les yeux et regarde l'endroit où il a chu. Une herbe courte et verte a poussé par plaques sur certains côtés. Au fond, le sol paraît se mouvoir seul. Il lui faut un moment pour comprendre qu'une pellicule de sable recouvre l'eau qui stagne dans la dépression et que le vent agite. Il se laisse aller, profite de cet abri de fortune où la morsure du froid se fait moins vive. Il a soif et le mouvement de l'eau dans cette cuvette attise cette sensation. Il descend, s'accroupit au bord de la mare et commence à brasser la surface pour en écarter la couche de sable lorsqu'il